

Témoins

Autor(en): **Feyler, F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **75 (1930)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-341316>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Témoins.

« La guerre a produit une masse considérable de documents... Aux historiens futurs de la guerre, on doit, si l'on veut qu'ils puissent agir et obtenir des résultats, préparer un terrain préalablement et progressivement déblayé... La besogne qui s'offre à l'heure qu'il est comme la plus facilement exécutable et la plus utile est une besogne de recension et de critique... »

Ces lignes empruntées à un article publié par M. Pierre Caron dans la *Revue de synthèse historique*, M. Jean Norton Cru les a reproduites en tête d'un fort volume de 700 pages, intitulé *Témoins*, et qu'il présente comme un essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928¹. Notre bulletin bibliographique de septembre 1930 a rendu compte de cet ouvrage sommairement ; mais pour les officiers que nous sommes, qui n'ont, pour la plupart, aucune expérience de la guerre, et ne peuvent se faire une idée de leurs devoirs éventuels que par la connaissance de ce qu'ont subi ceux qui l'ont faite, il est particulièrement instructif de s'y arrêter plus longuement,

L'œuvre est considérable et d'une étude passionnante, mais délicate à l'extrême. Cette étude, il convient de ne l'entreprendre qu'en faisant appel à tout l'esprit critique dont on se sent capable. Il ne s'agit de rien moins que de donner au phénomène de la guerre, ou plus exactement à la bataille par les armes à feu, c'est-à-dire l'acte qui met aux prises les soldats belligérants et leurs chefs du rang, un fondement strictement scientifique, reposant sur l'observation et l'expérience ; la bataille dégagée des traditions littéraires qui trop souvent en ont faussé l'image ; la bataille telle qu'elle est, non celle qu'ont écrite pendant si longtemps et qu'écrivent encore

¹ Paris 1929, *Les Etincelles*, édit. 34, rue des Archives.

des intellectuels qui ne l'ont pas pratiquée, voire des écrivains militaires, stratégestes ou commandants haut placés, sans parler des nombreux journalistes qui composent des articles en chambres confortables.

M. Jean Norton Cru était peut être mieux placé que beaucoup d'autres pour tenter cet instructif essai. D'abord, il a été lui-même un combattant, et a eu la chance de l'être pendant la guerre entière, remplissant des fonctions diverses qui lui permettaient d'élargir son horizon et de multiplier ses observations, et malgré les périls courus d'en sortir indemne : vingt-huit mois aux tranchées, dix mois à la liaison, dix mois à l'arrière front, comme interprète dans une division britannique, puis à l'armée américaine. Condition d'impartialité, sa carrière professionnelle l'a tenu éloigné de la France pendant la majeure partie de ses années de principale activité, professeur au Williams Collège, Massachusset, de 1908 à 1914. A ce certificat d'aptitude personnelle, on joindra la méthode qui l'a guidé. Il en a appelé aux témoignages de 246 écrivains, auteurs de 300 écrits, des écrits personnels et précis, ou prétendant l'être, journaux de marche, carnets de route, carnets intimes, notes, etc., exactement datés, ce qui est une condition de précision et autorise un contrôle ; des *souvenirs*, moins précis que les journaux, les dates n'y jouant pas le même rôle et les annotations étant parfois moins immédiates ; des *réflexions*, mot élastique choisi pour désigner le genre moins déterminé, pensées, méditations, observations d'intention didactique, philosophie de la guerre ; le *roman*, genre hybride, groupe qui se compose de souvenirs un peu transposés, où l'auteur s'est effacé ou se fait représenter par un personnage fictif qui lui ressemble plus ou moins. C'est sur ce fondement qui semble solide que l'auteur a édifié sa recherche.

Elle l'a conduit à une première conclusion. A sa connaissance, invoquant ses sources documentaires et ce qu'il a vu et observé personnellement, trois écrivains seulement sont sortis, dans le passé, de la présentation convenue de la guerre pour approcher de la réalité : Ardant du Pick ; le lieutenant-colonel Emile Mayer et Jean de Bloch.

Ardant du Pick dit ce qu'il a vu étant capitaine en Crimée,

chef de bataillon en Syrie, et lieutenant-colonel en Algérie. « Ses *Etudes sur le combat* écrit M. Norton Cru, œuvre posthume, inachevée, projet de livre plutôt qu'œuvre rédigée, est l'œuvre la plus forte, la plus vraie, la plus scientifique qui soit jamais sortie d'une plume militaire française... C'est la technique de la psychologie du combattant, d'après l'expérience personnelle de l'auteur en Crimée. »

Du Pick, écrit encore notre auteur, voit avant tout l'homme de chair et de pensée, torturé d'appréhensions, épouvanté par l'évocation de la mort, et parmi les chefs ses sarcasmes visent autant « l'homme de la mathématique » que « l'homme de la parade ». Ils croient à l'offensive à outrance, à l'attaque poussée à fond, jusqu'au contact et au corps à corps, jusqu'aux joutes à l'arme blanche ; du Pick nie le choc... ; il déclare le soldat incapable d'en venir jusque là, car la charge réussit d'emblée contre un ennemi qui se dérobe ou elle se dérobe elle-même devant un ennemi qui fait face résolument ; dans tous les cas, l'abordage n'a pas lieu car l'un des partis évite, esquive, se refuse, fait le mort ou se rend si l'ennemi ne se rend pas avant, mais jamais on ne s'embroche réciproquement. Ils croient que le chef continue à commander sous le feu, qu'il a sa troupe dans la main, qu'il dirige réellement les mouvements, le tir, l'assaut ; du Pick affirme que dès qu'elle est engagée, une troupe échappe complètement au chef qui commande de loin ; seuls les petits gradés engagés avec la troupe conservent quelque action sur elle, diminuée d'ailleurs par leur propre désarroi et limitée aux voisins immédiats...

Après Ardant du Pick, passons à Emile Mayer, technicien de l'artillerie, et à Jean de Bloch, économiste israélite russe, conseiller financier du tsar. Norton Cru s'exprime comme suit à leur endroit : Leurs prophéties sont si étonnantes de précision qu'elles demeurent incroyables pour tous ceux qui n'ont pas lu leurs œuvres : ceux des articles de Mayer qui ont paru de 1882 à 1892 (il nous sera bien permis de rappeler que ces articles ont paru à Lausanne, publiés par la *Revue militaire suisse* et par la *Bibliothèque universelle*) et l'ouvrage de Jean de Bloch, dont la publication s'échelonna de 1892 à 1899.

Emile Mayer a surtout étudié les conséquences que devait amener l'emploi des armes à feu perfectionnées par le tir rapide, la poudre sans fumée et les grandes portées. Il prévoyait le tir indirect, l'impossibilité de la guerre en rase campagne, l'immobilisation presque immédiate des fronts, le vide du champ de bataille où les armées sont enterrées, invisibles, la suprématie de la défensive sur l'offensive,

entraînant une guerre sans issue par des moyens purement militaires. C'est ce que la guerre de 1914 a prouvé ; elle a duré plus de quatre ans, et aurait continué bien plus longtemps encore sans l'intervention des Etats-Unis agissant moins comme agent militaire que comme agent économique et surtout moral, faisant baisser le moral allemand en même temps qu'il relevait le nôtre.

Enfin Jean de Bloch, qui présente, écrit Norton Cru, le cas le plus curieux parmi les auteurs dont nous parlons.

C'est dans ses écrits que l'on trouve l'image la plus approchée de la guerre que les poilus ont faite. Ce roi des chemins de fer arriva à être l'homme le mieux renseigné sur la guerre telle qu'elle est grâce à l'étendue et à la sagacité d'une enquête telle qu'on en n'a jamais fait ni avant ni depuis.

S'il ignore du Pick, Jean de Bloch reste son continuateur le plus direct : il entreprit son enquête auprès des témoins, la poursuivit jusqu'au bout, et en tira des conclusions qui prévoyaient ce qu'on a appelé les surprises de la guerre de 1914. Il avait organisé, dit-on, toute une équipe de chercheurs pour compulser les documents et centraliser les résultats de l'enquête. Son gros ouvrage en six volumes précéda la guerre Sud-africaine qui devait lui donner une première confirmation. Jean de Bloch y repérait, pour son propre compte et d'après des documents indépendants, les prédictions déjà faites par Emile Mayer. Mais il en faisait une autre qui, à elle seule, suffisait pour dévoiler tout le mystère des guerres qui allaient venir au début du XX^e siècle. Il prédisait la paralysie de l'offensive par suite de l'usage généralisé des tranchées et des réseaux de fil de fer.

Ces conclusions d'avant la guerre européenne, jusqu'à quel point celle-ci les a-t-elle confirmées ? Telle la recherche essentielle de notre auteur, et ce qu'il est opportun d'examiner.

Une remarque préalable est utile. « Ce livre, écrit M. Cru, a pour but de donner une image de la guerre d'après ceux qui l'ont vue de plus près. »

Cela ne nous paraît pas tout à fait exact. L'image que nous donne l'ouvrage, et qu'il est bien dans ses intentions de nous donner, n'est pas celle de la guerre, mais de la bataille. Sans doute la bataille est un élément de la guerre, l'élément le plus important, mais un élément néanmoins et non pas toute la guerre. Plus exactes paraissent certaines citations des auteurs consultés par M. Cru, encore qu'elles ne dissipent pas entièrement l'équivoque. « Pour connaître la guerre, dit par exemple le capitaine Rimbault, il faut l'avoir vécue comme comman-

dant de compagnie au maximum... Les camarades ce sont ceux qui vont du commandant de compagnie au poilu inclusivement. Les autres, ce sont les chefs ». Et ailleurs, le lieutenant colonel d'artillerie Bourguet qui commanda un régiment d'infanterie : « L'expérience de la guerre ne sert qu'aux petits, qui, aux prises avec les réalités, voient clair enfin ».

Ce qui reste vrai, la distinction que fait le capitaine Rimbault entre les « camarades » et les « chefs » le fait bien ressortir, est qu'il y a deux catégories générales de participants à la guerre, ceux qui sont au front même, acteurs directs du combat, exposés à tous les risques, au contact constant avec la mort, et ceux qui sont derrière le front, moins exposés, ou moins constamment exposés, selon leurs fonctions, et chez lesquels, en raison même de leurs positions différentes, les réactions ne sont pas pareilles. Mais les deux catégories relèvent de la guerre l'une et l'autre, les deux lui sont indispensables. La grande difficulté est de faire comprendre à ceux qui sont derrière le front, par quoi on doit entendre ceux dont les postes ne sont pas sous le feu immédiat et continu de l'ennemi, les obstacles qui s'opposent à ce que ceux qui y sont exécutent l'ordre qui leur est donné. Les témoins cités par M. Cru multiplient les exemples de cette difficulté, ainsi que les critiques des « camarades » à l'adresse des « chefs ».

Cette réserve faite, énumérons les principales conclusions auxquelles les témoignages invoqués par M. Cru l'ont conduit.

Une première observation concerne le courage et la peur. La légende littéraire règne en maîtresse dans ce domaine. Pas n'est besoin d'insister. La vérité est que le champ de bataille est le domaine de la peur. On cite souvent le mot du brave des braves, le maréchal Ney : Quel est le jean-foutre qui se vante de n'avoir jamais eu peur ? « Tous les soldats, sans exception, ont peur, écrit M. Cru, et la grande majorité fait preuve d'un courage admirable en faisant ce qu'il faut faire en dépit de la peur. »

Dans un livre, qui du reste ne s'est pas vendu, tandis que le *Feu* de M. Barbusse, œuvre littéraire écrite de seconde main, fantaisie de romancier « inventions macabres d'un cerveau morbide » a été tiré à 350 000 exemplaires, le caporal

Galtier-Boissière dépeint en termes saisissants l'état d'âme du soldat sous le feu : « Sous l'averse de fer et de feu on sent la même impuissance qu'en présence d'un effroyable cataclysme de la nature. A quoi peuvent nous servir nos grenades et nos petits fusils contre cette avalanche de terre et de mitraille ? A quoi nous sert notre courage ? Un homme se défend-il contre le tremblement de terre qui va l'engloutir ? Tire-t-on des coups de fusil contre un volcan qui vomit sa lave enflammée ? »

Ailleurs il écrit :

Soudain, des siflements stridents qui se terminent en ricanements rageurs nous précipitent face contre terre, épouvantés. La rafale vient d'éclater au-dessus de nous... Les hommes, à genoux, recroquevillés, le sac sur la tête, tendant le dos, se soudent les uns aux autres... La tête sous le sac, je jette un coup d'œil sur mes voisins ; haletants, secoués de tremblements nerveux, la bouche contractée par un rictus, tous claquent des dents ; leurs visages bouleversés par la terreur rappellent les grotesques gargouilles de Notre-Dame ; dans cette bizarre posture de prosternation, les bras croisés sur la poitrine, la tête basse, ils ont l'air de suppliciés qui offrent leur nuque au bourreau...

Tous ont peur. On pourrait multiplier les citations : « Je me sens triste, écrit le sergent Duval, car j'ai peur d'aller moi aussi vers la mort. » Le sergent-fourrier Dubrulle, prêtre de son état, décrit les détails matériel du bombardement de l'artillerie lourde et analyse les réactions psychologiques qu'il cause : « A ce régime, les nerfs les plus solides ne peuvent résister longtemps ; le moment arrive vite où le sang monte à la tête où la fièvre brule le corps et où les nerfs deviennent incapables de réagir... On est crispé depuis la pointe des cheveux jusqu'à la plante des pieds, et l'on attend, dans une sorte d'agonie... le coup suprême... La chair se cabre devant le traitement infligé, c'est la révolte de notre être nerveux contre des chocs qui dépassent sa réceptivité. »

Fabrice Dongot est le pseudonyme de Valdo Barbey. Il s'est engagé comme volontaire. Son petit volume : *Soixante jours de guerre. Journal d'un fantassin*, est un pur joyau, écrit M. Cru. Dès son arrivée au front, on attaque la ferme du Rutoire. Que dit-il ? « Une émotion immense s'empare

des anciens et des débutants... Je pense que nous avons tous le désir d'accomplir notre devoir, mais la tâche à remplir semble surhumaine... »

Puis, après l'attaque : « L'épreuve est passée. Quel cauchemar ! La mort nous a guettés, nous a convoités... Je retrouve Pierre sorti indemne de l'aventure. Mais dans quel état ! Le pauvre garçon a les traits décomposés, il ne peut dire un mot et reste étendu sur le ventre, le visage contre le fond de la tranchée.¹ »

Mentionnons encore le capitaine d'artillerie Henches. « On est surpris au premier abord, dit à son sujet M. Cru, de trouver chez un officier de carrière et d'artillerie un des analystes les plus précis du sentiment de la peur, qui fut le grand sujet d'Ardant du Pick, sujet si essentiel qu'on ne comprendra jamais rien de la guerre si on ne le connaît exactement. Henches l'a médité avant la guerre, car dès le 1^{er} août 1914 il écrit : « Le plus difficile n'est pas de travailler, c'est de surmonter l'instinct de conservation. Pourrai-je y arriver ? »

Plus tard, Henches écrit : « Il est permis d'avoir peur ; il est honteux de ne pas agir comme si l'on n'avait pas peur. La bête est si forte que très vite on trouve de bonnes raisons pour ne pas aller là où il y a du danger. Le courage est de chaque jour, de chaque heure. Bien peu sont constants ; tel très brave un jour, l'est moins le lendemain. Extérieurement on fait ce qu'on doit, par réflexe ; les commandements viennent ; quels que soient les risques, on ne partira pas ; on est rivé à son poste par des raisons plus fortes que des liens matériels. Et au tréfonds de l'être, à des moments très courts, on se sent si faible, si misérable, si profondément malheureux de la fatalité qui vous tient là, qu'à moins d'être mensonger on ne peut « tirer aucun orgueil d'avoir fait son devoir. » Et voici le résumé : « Quoi qu'on dise, on ne s'entraîne pas à mourir ».

« ... A la guerre, tous nous avons peur, écrit le capitaine Rimbault, déjà cité. Peur de quoi ? De la mort, parbleu ! »

Sans être précisément la peur, la panique en approche.

¹ M. Cru commet une erreur au sujet de Valdo Barbey, qu'il dit être né à Vallère, département d'Indre-et-Loire, en 1883. Valdo Barbey est Vaudois d'origine, né à Valleyres-sous-Rances, le 7 novembre 1880, fils cadet de M. William Barbey, qui fut une personnalité en vue dans le canton de Vaud.

Elle provient aussi d'une tension extrême des nerfs, mais est un phénomène collectif qui souvent se produit sans que l'on puisse en déterminer la cause. Les meilleures troupes y sont sujettes, voire des troupes de vieux soldats entraînés. Les témoins de M. Cru en citent plusieurs cas. Celui que nous reproduisons est emprunté au sous-lieutenant Maurice Genevoix. Sa section est dans une tranchée située à grande distance de l'ennemi, au fond d'un bois. La nuit est très sombre.

Un cri a vibré, très loin... « Aux armes ! » Les tranchées françaises s'illuminent d'un bout à l'autre de leurs brèves... C'est une fusillade désordonnée, haletante, qui trahit l'affolement des hommes... Je suis furieux. Rien d'énervant comme ces paniques soudaines qui soufflent en ouragan, la nuit, sur les lignes d'avant-postes et qui embrasent des kilomètres de tranchées. Qu'est-ce qui s'est passé ? Personne ne sait... Qui a commandé le feu ? Personne n'a commandé ; personne n'a crié ; personne ne comprend... « Quand ça s'est déclenché dans l'autre demi section, me dit Souesme (un sergent), j'ai mis le cap tout de suite. Mais j'avais beau hurler, je n'arrivais à calmer que les deux bonshommes qui me touchaient. Dès que j'allais à une autre place, ça recommençait à la place que je venais de lâcher. Les caporaux, les anciens, les bleus, tout ça brûlait des cartouches à qui mieux mieux. J'ai vu un caporal qui s'était assis au fond de la tranchée, le dos tourné à l'ennemi, et qui tirait par dessus sa tête, derrière lui, en levant son flingue à bout de bras : dans la lune, quoi ! C'est dégoûtant de perdre la boule comme ça. »

D'ailleurs pas n'est besoin d'une panique pour rompre l'ordonnance du commandement. Sous l'empire de l'émotion régnante, elle est fréquemment rompue. D'une manière générale les chefs en sous-ordre sont les ordinaires commandants au front. « Que deviendrait l'armée sans ses sergents, ses caporaux ? écrit le sous-lieutenant Carré. C'est une guerre de chefs de section et de soldats. Il faut faire confiance au soldat. Lui seul est maître ici. Il est à quelques mètres de l'ennemi dans une zone de balles, il est isolé de son commandant par la nuit et la mort. Que peut faire le général ? Un bout de papier de temps en temps le renseigne, mais comment ? » M. Cru fait suivre ces lignes d'une réflexion : L'idée fondamentale de ce passage, Ardant du Pick l'avait exprimée déjà cinquante ans avant 1914, et il annonçait que dans l'avenir elle serait de plus en plus vraie. « Plus la puissance de des-

truction augmente, plus par suite le combat devient éparpillé, échappe à la direction de son chef suprême, et même des simples officiers... Dans le combat moderne, le fantassin nous échappe par éparpillement... » Il y a cependant des chefs hiérarchiques ; ils commandent en donnant l'exemple. Des citations le démontrent. Ainsi, dans la suite du passage de Galtier-Boissière que nous avons reproduit, on lit : « Allons-nous rester là, immobiles, pour nous faire hacher sans utilité ? A chaque rafale, il y a un grand silence. On n'entend que les halètements précipités... En avant un bond ! Le lieutenant bondit, la section s'élançe à sa suite. »

Mais il arrive que l'impulsion soit donnée par un sous-ordre à qui sa position en a fourni l'occasion. Le chef d'escadron de cavalerie Bréant, qui n'est pas un nouveau venu, puisque, officier de carrière, il a 49 ans lors qu'une permutation le fait passer de son escadron dans l'infanterie note un cas de ce genre : « Une pluie de petites pierres tombe sur nous. « Debout ! Allongez le pas ! » puis « pas gymnastique ! » Ce sont les deux cyclistes de tête qui ont commandé. A ces poilus calmes et habitués, le colonel et nous, nous obéissons. »

Après les émotions, la peur, les paniques, la bête humaine prend sa revanche dans le ravissement quand le succès l'a faite échapper aux risques et qu'elle voit l'ennemi mordre la poussière. Ce n'est pas, le plus souvent, la haine de l'adversaire, c'est une réaction de la vie qui a échappé à la mort. Souvent même on ne pense plus à l'adversaire, on ne se rappelle que la bataille, sans plus. Lisez ce passage ; il est d'un lieutenant de zouaves nommé Blotti qui pendant deux mois a combattu dans « la fournaise ». Lorsqu'après ces deux mois, le régiment relevé marche vers l'arrière : « S'éloigner des balles, écrit-il ; ne plus les entendre siffler. S'éloigner des obus ; ne plus connaître le canon qu'à un bruit sourd et de plus en plus lointain. Les agréables sensations ! » Deux mois plus tard, après l'affaire des gaz d'Ypres : « Nous vivons. O mânes des camarades tombés, pardonnez-nous ! Nous vivons ; le carcan d'acier qui nous étranglait tous ces jours est ouvert. Nous voulons jouir de l'heure, jouir du bonheur de vivre... Regardez-nous ! Voyez tous ces hommes ! leurs yeux brillent, leurs faces ne

sont plus pâles... ils sont debout, ils respirent. Ils sont comblés. »

Le passage suivant est de l'artilleur Lintier dans son petit mais beau volume *Ma pièce*, Lintier qui fut tué sur sa pièce par un obus qui pénétra par l'embrasure de la casemate. Voici ce qu'il écrivait peu de temps avant sa mort : « Ah ! si j'échappe à l'hécatombe, comme je saurai vivre ! Je ne pensais pas qu'il y eût une joie à respirer, à ouvrir les yeux sur la lumière, à se laisser pénétrer par elle, à avoir chaud, à avoir froid, à souffrir même... Il me semble que je m'arrêterai à toute heure, interrompant une phrase ou suspendant un geste, pour me crier à moi-même : Je vis ! Je vis ! »

Encore une annotation qui manifeste l'exaltation du succès. Elle est de Galtier-Boissière :

Par bonds, l'ennemi avance, gagne du terrain... Enervés, nous tirons sans arrêt... Toute la lisière du bois n'est qu'un long jet de feu dans la nuit... Et soudain, la ligne ennemie fléchit, tourbillonne, se débande ! Debout sur le parapet, nous descendons les fuyards... hurlant... On les a eus. — Cessez le feu ! A la joie de vivre s'ajoute la joie d'être vainqueurs. « Ben comme ça, dit un homme, je comprends la guerre ! » — Malin, va, riposte l'adjudant, philosophe, on aime toujours mieux être chasseur que lapin.

Il faut tenir compte aussi du mélange des unités qui nuit fort à l'ordonnance du commandement. Le lieutenant Bion a noté une contre-attaque à laquelle il a assisté le matin du 10 septembre 1914, à la bataille de la Marne : « La contre-attaque française est faite par un mélange hybride de 72^e RI, 9^e et 18^e BCP ; il n'y a plus de compagnies, plus de bataillons, plus de régiments, mais des groupes d'hommes faisant la guerre pour leur compte, sans directives et sans espoir de sortir vivant de la fournaise. »

Avant de voir à quelles conclusions aboutit le chapelet de citations qui vient d'être égrené, arrêtons-nous un instant aux dissentiments auxquels il a été fait allusion déjà, et que les témoins de M. Cru invoquent fréquemment, entre chefs de l'arrière et combattants du front. Les critiques de ceux-ci à l'adresse des états-majors sont quelquefois extrêmement vives. « Que l'on interroge les combattants, écrit à ce propos M. Cru, ils apporteront une multitude de faits qui prouvent l'ignorance dans laquelle les états-majors ont continué à

vivre, touchant la situation du front de combat. » Lui-même n'est pas tendre dans ses remarques. Il a commandé une section d'infanterie chargée de creuser une tranchée à un endroit particulièrement exposé. Déjà la troupe qui l'avait précédé en ce lieu avait reçu la même consigne et n'avait pu l'exécuter. Le grand froid de l'hiver avait transformé le sol en un conglomérat de cailloux compact comme du béton ; rien n'avait pu l'entamer. Dans le front subsistait ainsi un espace dangereusement vide de 200 m. Cet état de choses dura plus de trois mois sans que l'état-major le sût. « A qui la faute, demande notre auteur ; à la troupe qui fit un faux rapport ? Ceux qui reçoivent de faux rapports les ont provoqués par leur insistance à exiger l'impossible. L'état-major du corps d'armée jugea la situation avec son intelligence abstraite au lieu d'user de bon sens, de consulter les sens, la chair... »

Le capitaine Kimpflin, d'abord officier de troupe, puis en mission dans des états-majors, commente la différence des esprits entre les deux catégories de militaires : « Le combattant a des vues courtes... il marche avec des œillères, et ses œillères se ferment d'autant plus qu'il occupe un barreau moins élevé sur l'échelle de la hiérarchie. Mais parce que ses vues sont étroites, elles sont précises ; parce que bornées, elles sont nettes. Il ne voit pas grand chose, mais il voit bien ce qu'il voit. Parce que ses yeux et non ceux des autres le renseignent, il voit ce qui est. » M. Cru commentant à son tour l'observation du capitaine Kimpflin ajoute : « Cette dernière phrase, dans sa brièveté lumineuse, explique le fait incroyable mais réel d'états-majors persistant dans des illusions que les combattants avaient perdues dès les premiers contacts avec les réalités de la guerre. »

Dans le même ordre d'idée, encore deux citations. L'une est empruntée au lieutenant Carré, déjà mentionné, et qui, lui aussi, a beaucoup fréquenté les états-majors où il fonctionna comme interprète : « Dans les états-majors on voit peu les faits, écrit-il, surtout quand la guerre s'est fixée ; en revanche on voit beaucoup de gens, venus de l'avant ou de l'arrière, des combattants et des officiers du corps d'armée, on entend

parler et on se forme le jugement quand on a l'esprit adaptable. »

L'autre est du lieutenant de dragons Frédéric de Bonafos de Bélinay, dont la remarque est vraie, dit M. Cru : « Le colonel n'arrivait pas à comprendre qu'un homme (un ennemi) eût atteint notre réseau (où il avait déposé des journaux). « Nous ne sommes pas gardés », disait-il ; preuve qu'il ignorait les choses de la nuit (c'est-à-dire : l'état des choses dans une tranchée, la nuit). Il faudrait la moitié de l'effectif en embuscade... pour arrêter un isolé. »

A quoi M. Cru ajoute : « De Bélinay, prêtre, jésuite et gentilhomme, est trop officier de troupe pour ne pas confirmer l'opinion unanime des combattants que les officiers supérieurs et généraux n'entendent pas grand'chose à la pratique de la guerre et qu'ils trouvent inconcevable ce qui paraît normal et inévitable aux combattants. »

Maintenant, nous plaçant à notre point de vue d'officiers de milices suisses qui, à très peu d'exceptions près, ne savent de la guerre que ce que la librairie militaire de l'étranger leur apprend, nous croyons être autorisé à conclure.

(A suivre).

Colonel F. FEYLER.
